

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 26 mai 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

DANS quinze jours, répondit Pauline, une des proches parentes de M. d'Hérouville donne une grande fête à laquelle je ne pourrai sous aucun prétexte me dispenser de paraître... Or, le marquis voudra me voir parée pour cette fête de tous ses diamants de famille, et comme il me sera impossible de le satisfaire, mon secret funeste éclatera... Vous voyez qu'il est inutile de retarder de quinze jours une catastrophe inévitable...

—Eh! mordieu, madame, dit Lascars, vous m'avez presque fait peur! n'est-ce que cela qui vous inquiète? Eh bien, vous vous inquiétez à tort... Samuel Love est un homme de ressources et vous tirera d'embarras.

—Comment?

—Oh! de la manière la plus simple. Ce digne juif emploie dans ses ateliers des ouvriers lapidaires d'une incomparable habileté... il est de plus l'inventeur d'une sorte de cristal purifié qui se taille comme le diamant et lance comme lui des flammes multicolores d'un effet prodigieux... Huit jours au plus suffiront pour tailler dans ce cristal des imitations exactes de vos pierreries, les enchâsser dans les anciennes montures et vous les remettre. Les apparences seront ainsi sauvées, et c'est l'essentiel.

—Des diamants faux! s'écria Pauline, mais il me semble qu'au premier regard la supercherie sera découverte!

—Allons donc, que dites-vous là! les plus habiles n'y verront littéralement que du feu! Les pierres imitées que je vous propose ne diffèrent des pierres véritables que par la pesanteur et la dureté un lapidaire seul, avec ses balances et ses meutes, pourrait constater ces différences. Donc le péril redouté par vous n'existe pas. D'ailleurs, chère marquise, les trois quarts des grandes dames les plus riches et les plus brillantes offrent à leur parure un mélange heureux de diamants sincères et de cailloux brillants, et personne au monde ne songe seulement à soupçonner cette innocente supercherie... Dormez en paix... je réponds de tout... M. d'Hérouville ne se doutera de rien.

—A la grâce de Dieu! murmura Pauline, j'obéirai puisque je suis son esclave! Que ma destinée s'accomplisse!

—Eh! ma chère enfant, répliqua Lascars, il serait maladroit de vous plaindre au moment précis où la chaîne qui soudait l'avenir au passé va se trouver à jamais rompue.

La marquise poussa un profond soupir, en se disant tout bas que les anneaux de cette chaîne la faisaient encore cruellement souffrir. Roland reprit :

—A quelle heure vous convient-il que Samuel Love se présente demain à votre hôtel?

Pauline se souvint à l'instant que M. d'Hérouville, le lendemain, serait appelé à Versailles pour son service et qu'il partirait dès le matin.

—Cet homme peut venir à deux heures, répondit-elle, donnez-lui l'ordre d'affirmer à mes valets qu'il m'est envoyé par la marquise de Langeac.

—Ce sera fait. Vous serez centente de lui, Samuel est la discrétion même.

Madame d'Hérouville fronça les sourcils et frissonna de la tête aux pieds.

—Grand Dieu! balbutia-t-elle, le terrible secret qui m'écrase est-il donc entre les mains de cet homme?

—Rassurez-vous, répliqua Lascars, Samuel ne sait rien.

—Est-ce bien vrai cela?

—Je vous le jure sur l'honneur.

En entendant le baron parler de son honneur, Pauline fit involontairement un geste de dégoût.

—Que lui avez-vous dit pour expliquer le mar-

ché qu'il doit conclure avec moi? reprit-elle d'une voix émue.

—Je lui ai dit tout simplement qu'une grande dame de ma connaissance avait perdu deux cent mille livres au pharaon, chez le roi, et que cette grande dame, voulant cacher cette perte à son mari, se trouvait forcée d'emprunter sur ses diamants... Rien n'est plus naturel, comme vous voyez...

Cette explication rassura Pauline.

—C'est bien... fit-elle, je vous crois car votre intérêt n'est pas de mentir.

—Grand merci de cette confiance! murmura Lascars en saluant avec ironie.

—Je n'ai plus qu'une chose à vous demander, reprit Pauline, où vous remettrai-je les deux cent mille livres du juif?

—Je vous le ferai savoir.

—Non... non... répliqua vivement la jeune femme, une fois la journée de demain finie, je ne veux plus conserver avec vous des rapports odieux! je ne veux plus recevoir vos ordres et courir, tremblante, éperdue, à des rendez-vous compromettants où, malgré mon innocence absolue, pourraient entacher mon honneur. En un mot, je veux que demain la chaîne soit vraiment rompue.

Lascars parut d'abord indécis et hésitant.

—Connaissez-vous, demanda-t-il enfin, une rue qui borde l'extrémité du jardin de votre hôtel?

—La ruelle de Acacias. Je la connais.

—Connaissez-vous une petite porte percée dans la muraille de clôture et s'ouvrant sur la ruelle en question?

—C'est par cette porte que je suis sortie, et c'est par elle que je vais rentrer.

—Vous est-il possible, demain soir, de descendre au jardin sans éveiller les soupçons de M. d'Hérouville?

—Oui.

—Dans ce cas, tout est pour le mieux. Au moment où sonneront dix heures du soir, je serai dans la ruelle.

—Et moi dans le jardin, murmura Pauline.

—Je frapperai trois coups contre la petite porte, continua Lascars, vous ouvrirez.

—Comment aurai-je la certitude que c'est vous qui frapperez? demanda la marquise.

—Vous direz à travers la porte: *Qui va là?*

—Et vous répondrez.

—*Aix-la-Chapelle et le Faucon-Blanc.*

—De cette manière, aucune erreur n'est possible...

—Vous me donnerez l'argent promis... Le surlendemain j'aurai quitté Paris! Trois jours après je serai au Havre, avant la fin du mois un rapide navire fendant les vagues de l'Océan aura mis entre nous l'immensité! Maintenant, tout est convenu. Vous avez hâte de me quitter, et je ne me permettrai point de vous retenir. J'ai l'honneur madame la marquise, de mettre mes hommages à vos pieds.

—Baron de Lascars, adieu... dit Pauline

—Adieu, non... pas encore! répliqua Roland avec un sourire, au revoir, madame la marquise, à demain.

XXI

Lascars offrit à Pauline de la reconduire jusqu'à la place du Palais-Royal, ou du moins jusqu'au vestibule de l'Opéra.

Cette proposition ne fut point accueillie, et heureuse d'échapper à la présence détestée de son persécuteur, la marquise quitta précipitamment la loge, arracha de son épaule gauche le nœud rouge qui pouvait la faire reconnaître si le baron, se ravisant, avait la fantaisie de la suivre, et se jeta sans hésitation au milieu de la foule de plus en plus compacte entassée dans les couloirs. Elle eut quelque peine à se dégager des flots pressés de cette cohue qui l'enlaçait de toutes parts comme une marée humaine; elle y parvint cependant, et elle éprouva une sensation de soulagement inouï, de bien-être ineffable, quand elle se retrouva dans la rue au sortir d'une véritable fournaise, et quand l'air glacial de la rue vint frapper son visage à travers les trous de son masque, Pauline s'orienta de son mieux et se dirigea vers l'endroit où elle espérait retrouver la voiture qui l'avait amenée. L'entretien de la marquise et de Lascars s'était prolongé pendant plus d'une

heure; cependant le cocher de fiacre, fidèle à sa promesse attendait encore, mais non sans impatience.

—Ah! ah! s'écria-t-il en voyant arriver la jeune femme dont il reconnut la tournure et surtout le domino: Vous voilà donc, ma petite dame. Eh bien! c'est heureux, parole sacrée! je commençais à ne plus compter sur vous. Je me disais: *Ma pratique de la rue des Saints-Pères s'amuse là-dedans et ne songe guère à moi.* J'ai refusé de charger au moins vingt fois, depuis le temps... ça me vexait tout de même... Ah! dame, oui, une minute de plus, je filais.

Pauline ouvrit la portière.

—Où faut-il vous conduire? demanda le cocher.

—Rue Saint-Dominique, répondit la marquise.

—Quel numéro?

—Au coin de l'impasse des Acacias...

—Suffit.

Les chevaux vigoureusement fouettés s'ébranlèrent et le fiacre roula sur les pavés inégaux. Il nous paraît inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les réflexions de Pauline pendant le trajet, il nous suffira de dire que la situation d'esprit de notre héroïne était, à peu de chose près, celle d'un condamné à mort qui vient d'entrevoir l'espérance d'obtenir la vie et la liberté... Le fiacre s'arrêta. Le cocher quitta son siège et ouvrit la portière.

—Ma petite dame, nous sommes arrivés, dit-il, voilà votre bracelet, donnez-moi mon argent... C'est une écu de six livres que vous me devez présentement, sans compter le pourboire, et n'oubliez pas, s'il vous plaît, que j'ai mis bien de la complaisance à vous attendre.

—Ayez encore quelques minutes de patience, monsieur, murmura Pauline. Pour m'acquitter envers vous, il est indispensable que je rentre chez moi et que je prenne ma bourse oubliée.

—Sacrébleu! grommela l'automédon, encore des retards! c'est vexant! Je ne suis point tranquille, moi!... si vous alliez ne plus revenir, je serais refait de six livres.

—Eh! monsieur, balbutia Pauline, n'avez-vous pas entre les mains un bijou qui doit vous rassurer?

—Me rassurer! oh! que nenni! répliqua l'automédon, est ce que je sais ce qu'il vaut, votre bijou? Le cuivre d'or et les petits bouchons de carafe, ça ne se vend pas déjà si cher! Enfin, allez! et surtout revenez vite.

La marquise avait hâte d'échapper à cette nouvelle et intolérable humiliation... Elle disparut dans les ténèbres de la ruelle, tandis que le cocher continuait à maugréer à demi-voix, tout en faisant scintiller sous les clartés pâles d'un verberbe les trois gros diamants du bracelet. La ruelle était déserte. Madame d'Hérouville atteignit la petite porte, l'ouvrit, traversa le jardin, reprit la lanterne cachée derrière un vase de bronze, rentra dans l'hôtel et regagna son appartement par l'escalier de service... Comme au départ, il lui fallut passer par la chambre de Gertrude, ce qu'elle fit en retenant son haleine et en étouffant le bruit de ses pas... Un regard furtivement jeté sur le lit de sa camériste, lui donna la ferme croyance que cette dernière dormait toujours... Enfin elle se retrouva dans sa chambre, et elle aperçut sur la cheminée la bourse oubliée par elle; l'or qui remplissait cette bourse brillait à travers les mailles de soie verte... Pauline avançait déjà la main pour la saisir, lorsqu'elle ressentit soudainement un immense effroi... Un bruit léger se faisait entendre dans le cabinet de toilette... à cour sûr il y avait là quelqu'un... quelqu'un qui sans doute allait entrer... La marquise n'eut que le temps d'arracher son masque et de dépouiller son domino... Elle achevait à peine lorsque la porte s'ouvrit... Gertrude, à demi vêtue, parut sur le seuil... Pauline se sentit espionnée. Elle attacha sur sa femme de chambre un regard étincelant, et lui demanda d'une voix sèche :

—Que me voulez-vous?

—Je supplie madame la marquise de me pardonner un excès de zèle... répondit mielleusement Gertrude. J'entendais marcher... j'ai craint que madame la marquise ne se trouvait souffrante et j'ai cru bien faire en venant me mettre à ses ordres.

—Je suis un peu souffrante, en effet, répliqua